

LETTRE ENCYCLIQUE
DE N. T. S. P. LÉON XIII
SUR LE
TIERS-ORDRE DE S. FRANÇOIS

A tous Nos Vénérables Frères les Patriarches, Primats, Archevêques et Evêques du monde catholique, en grâce et communion avec le Siège Apostolique.

LÉON XIII, PAPE

*Vénérables Frères,
Salut et Bénédiction Apostolique.*

Par une heureuse faveur, le peuple chrétien a pu célébrer à peu de temps d'intervalle la mémoire de deux hommes qui, appelés à jouir au ciel des éternelles récompenses de la sainteté, ont laissé sur la terre une glorieuse phalange de disciples, comme des rejetons sans cesse renaissants de leurs vertus. Car, après les solennités séculaires en mémoire de Benoît, le père et le législateur des moines en Occident, une occasion semblable va se présenter de rendre des honneurs publics à François d'Assise pour le sept centième anniversaire de sa naissance. Ce n'est pas sans raison que Nous voyons dans cette occurrence un dessein miséricordieux de la divine Providence. Car, en permettant de célébrer le jour de naissance de ces illustres Pères, Dieu semble vouloir avertir les hommes qu'ils aient à se rappeler leurs insignes mérites et à comprendre en même temps que les ordres religieux fondés par eux n'auraient pas dû être si indignement violés, surtout dans les Etats où, par leur travail, leur génie et leur zèle, ils ont jeté les semences de civilisation et de gloire. — Nous avons confiance que ces solennités ne seront pas vides de fruit pour le peuple chrétien, qui a toujours vu avec raison dans les religieux des amis; c'est pourquoi, comme il a honoré le nom de Benoît avec amour et reconnaissance, de même il fera revivre à l'envi, par des fêtes publiques et des témoignages d'affection, la mémoire de François. Et cette noble émulation de piété filiale et de dévotion ne se borne pas à la région dans laquelle

ce saint homme a vu le jour, ni aux contrées illustrées par sa présence : mais elle s'étend à toutes les parties de la terre, dans tous les lieux où le nom de François est arrivé et où ses institutions fleurissent.

Plus que personne, certes, Nous approuvons cet empressement des âmes pour un si excellent objet, surtout étant habitué depuis l'enfance à avoir pour François d'Assise une admiration et une dévotion particulières. Et Nous Nous glorifions d'avoir été inscrit dans la famille franciscaine, et plus d'une fois, Nous avons gravi par piété, spontanément et avec joie, les sacrés sommets de l'Alverne : dans ce lieu, l'image de ce grand homme s'offrait à Nous partout où Nous posions le pied, et cette solitude pleine de souvenirs Nous tenait l'esprit suspendu dans une muette contemplation.

Mais quelque louable que soit ce zèle, tout n'est pas là cependant. Car de ces honneurs que l'on prépare à François, il faut penser qu'ils seront surtout agréables à Celui à qui on les décerne s'ils sont profitables à ceux mêmes qui les rendent. Le fruit réel et durable, c'est d'acquérir quelque ressemblance avec cette éminente vertu et de tâcher de devenir meilleur en l'imitant. Si avec l'aide de Dieu on y travaille avec ardeur, on aura trouvé le remède opportun et efficace aux maux présents. Nous voulons donc, Vénérables Frères, non seulement Vous témoigner publiquement par ces Lettres Notre dévotion envers François, mais aussi exciter Votre charité, pour que Vous travailliez avec Nous au salut des hommes par le remède que Nous Vous indiquons.

Le Sauveur du genre humain, Jésus-Christ, est la source éternelle et immuable de tous les biens qui dérivent pour nous de l'infinie bonté de Dieu, en sorte que Celui qui a sauvé une fois le monde est aussi Celui qui le sauvera dans tous les siècles : *car il n'y pas sous le ciel un autre nom qui ait été donné aux hommes, par lequel il Nous faille être sauvés* (1). Si donc il arrive, par le vice de la nature ou la faute des hommes, que le genre humain tombe dans le mal et qu'un secours particulier semble nécessaire pour qu'il puisse se relever, il faut absolument recourir à Jésus-Christ et voir en lui le plus grand et le plus sûr moyen de salut. Car sa divine vertu est si grande et a tant de puissance, qu'on trouve en elle à la fois un abri contre les dangers et un remède contre les maux.

Or, la guérison est certaine si le genre humain revient à la profession de la sagesse chrétienne et aux règles de la vie de l'Évangile. Quand des maux comme ceux dont Nous parlons se produisent, il arrive que Dieu ménage en même temps un secours providentiel en suscitant un homme, non pas pris au hasard entre tous les autres, mais éminent et unique, qu'il charge de pourvoir au rétablissement du salut public. C'est ce qui arriva à la fin du XII^e siècle, et un peu plus tard, François fut l'ouvrier de cette grande œuvre.

On connaît assez cette époque avec son caractère de vertus et de vices. La foi catholique était alors plus profondément enracinée dans les âmes : c'était aussi un beau spectacle que cette multitude enflammée d'un pieux zèle qui allait en Palestine pour y vaincre ou pour y mourir. Mais la licence avait beaucoup altéré les mœurs des peuples, et rien n'était plus nécessaire aux hommes que de revenir aux sentiments chrétiens. — La perfection de la vertu chrétienne, c'est cette généreuse disposition de l'âme qui recherche les choses ardues et difficiles ; elle a son symbole dans la croix, que tous ceux qui veulent suivre Jésus-Christ doivent porter sur leur épaule. Le propre de cette disposition, c'est de se détacher des choses mortelles, de se commander pleinement à soi-même et de supporter avec calme et résignation l'adversité. Enfin, la charité de Dieu est la maîtresse et la souveraine de toutes vertus envers le prochain ; sa puissance est telle qu'elle fait disparaître toutes les difficultés qui accompagnent l'accomplissement du devoir, et qu'elle rend, non seulement tolérables, mais même agréables les travaux les plus durs.

Il y avait grande pénurie de ces vertus au XII^e siècle, car un trop grand nombre d'hommes étaient alors, pour ainsi dire, asservis aux choses temporelles, ou convoitaient avec frénésie les honneurs et les richesses, ou vivaient dans le luxe et les plaisirs. Quelques-uns avaient tout le pouvoir et faisaient de leur puissance un instrument d'oppression pour la foule misérable et méprisée ; et ceux-là même qui auraient dû, par leur profession, être en exemple aux hommes, n'avaient pas évité les souillures des vices communs. L'extinction de la charité en plusieurs lieux avait eu pour conséquence les fléaux multiples et quotidiens de l'envie, de la jalousie et de la haine ; les esprits étaient si divisés et si hostiles que, pour la moindre cause, les cités voisines entraient en guerre et que les citoyens s'armaient du fer l'un contre l'autre.

C'est dans ce siècle que François parut. Avec une constance admirable, une droiture égale à sa fermeté, il s'efforça, par ses paroles et ses actes, de placer sous les yeux du monde vieillissant l'image authentique de la perfection chrétienne. En effet, de même que le bienheureux P. Dominique Gusman, à cette époque, défendait l'intégrité des célestes doctrines et repoussait, armé du flambeau de la sagesse chrétienne, les erreurs perverses des hérétiques, ainsi François, conduit par Dieu aux grandes actions, obtenait la grâce d'exciter à la vertu les chrétiens et de ramener à l'imitation du Christ ceux qui avaient beaucoup et longtemps erré. Ce n'est certes pas par hasard qu'arrivèrent aux oreilles de l'adolescent ces conseils de l'Évangile : *Dédaignez l'or et l'argent, n'en ayez point dans vos bourses, ne prenez pour la route ni besace, ni chaussures, ni bâton* (1). Et encore : *Si tu veux être parfait, va : vends ce que tu possèdes, donnes-en le prix aux pauvres, et suis-moi* (2).

Interprétant ces avis comme adressés à lui directement, il se détache à l'instant de tout, change ses vêtements, adopte la pauvreté comme associée et compagne pour tout le reste de sa vie, et prend la résolution que ces grands préceptes de vertu, qu'il avait embrassés avec un noble et sublime esprit, seront les règles fondamentales de son Ordre. Depuis ce temps, au milieu de la mollesse si grande du siècle, et de cette délicatesse exagérée qui l'entoure, on le voit s'avancer dans ces pratiques âpres et difficiles : il quête sa nourriture de porte en porte : et les moqueries d'une populace insensée, celles qui sont les plus injurieuses, non seulement il les supporte, mais il les recherche avec une admirable avidité. Assurément, il avait embrassé la folie de la Croix du Christ, et il la considérait comme sagesse absolue; ayant pénétré davantage dans l'intelligence de ces mystères augustes, il vit et jugea qu'il ne pouvait nulle part ailleurs mieux placer sa gloire.

Avec l'amour de la Croix, une ardente charité pénétra le cœur de François et le poussa à propager avec zèle le nom chrétien jusqu'à exposer sa vie au danger le plus certain. Il embrassait tous les hommes dans cette charité, mais il chérissait particulièrement les pauvres et les petits, en sorte qu'il paraissait se plaire surtout avec ceux que les autres avaient coutume d'éviter ou de mépriser orgueilleusement. Par là, il mérita bien de cette fraternité par laquelle Jésus-Christ, en la restaurant et en la perfectionnant, a fait de tout le genre humain comme une famille placée sous l'autorité de Dieu, Père commun de tous.

Grâce à tant de vertus, et surtout par une rare austérité de vie, ce héros très pur s'appliqua à reproduire en lui, autant qu'il le pouvait, l'image de Jésus-Christ. Le signe de la divine Providence parut bien en ce qu'il lui fut donné d'avoir des ressemblances avec le divin Rédempteur même dans les choses extérieures. — Ainsi, à l'exemple de Jésus-Christ, il arriva à François de naître dans une étable et d'avoir pour lit, tout petit enfant, comme autrefois Jésus, la terre couverte de paille. On rapporte qu'à ce moment, des chœurs célestes d'anges et des chants entendus à travers les airs complétèrent la ressemblance. Comme le Christ avait fait pour ses apôtres, il s'adjoignit pour disciples quelques hommes choisis à qui il ordonna de parcourir la terre en messagers de la paix chrétienne et du salut éternel. Dénué de tout, bafoué, renié par les siens, il eut encore cela de commun avec Jésus-Christ qu'il ne voulut pas avoir un grabat en propre pour reposer sa tête. Pour dernier trait de ressemblance, lorsqu'il était sur le mont Alverne, comme sur son calvaire, il fut pour ainsi dire mis en croix, par un prodige nouveau jusque-là, en recevant sur son corps l'impression des sacrés stigmates.

Nous rapportons ici un fait non moins éclatant en lui-même par le miracle que rendu célèbre par la voix des siècles. Un jour que

saint François était plongé dans une ardente contemplation des plaies de Notre-Seigneur et qu'il aspirait pour ainsi dire en lui leurs douloureux effets et semblait boire comme s'il eût eu soif, un ange descendu du ciel se montra tout à coup à lui ; puis une vertu mystérieuse ayant aussitôt brillé, François sentit ses mains et ses pieds comme percés de clous et son côté traversé par une lance aiguë. Dès lors, il ressentit dans son âme une immense ardeur de charité ; sur son corps il porta jusqu'à la fin l'empreinte vivante des plaies de Jésus-Christ.

De pareils prodiges, qui devraient être célébrés par une louange angélique plutôt que par celle des hommes, montrent assez combien grand et digne fut l'homme choisi par Dieu pour rappeler ses contemporains aux mœurs chrétiennes. Certes, à la maison de Damien, c'était une voix plus qu'humaine qui fut entendue de François, lui disant : « Va, soutiens ma maison chancelante. » Ce n'est pas un fait moins digne d'admiration que cette apparition céleste survenue à Innocent III, où il lui sembla voir François soutenir de ses épaules les murailles inclinées de la basilique de Latran. L'objet et le sens de ce prodige sont manifestes ; il signifiait que François devait être en ce temps-là un ferme appui et une colonne pour la république chrétienne. Et, en effet, il ne tarda pas à se mettre à l'œuvre.

Les douze qui se mirent les premiers sous sa direction furent comme une petite semence, laquelle, par la grâce de Dieu et sous les auspices du Souverain Pontife, parut bientôt se changer en une fertile moisson. Après qu'ils eurent été saintement formés sur les exemples du Christ, François distribua entre eux les différentes contrées de l'Italie et de l'Europe pour y aller porter l'Évangile ; il chargea même quelques-uns d'entre eux d'aller jusqu'en Afrique. Tout de suite, pauvres, ignorants et grossiers qu'ils sont, ils se mêlent au peuple ; dans les carrefours et sur les places, sans appareil de lieu ni pompe de langage, ils se mettent à exhorter les hommes au mépris des choses terrestres et à la pensée de la vie future. C'est une merveille de voir quels furent les fruits de l'entreprise de ces ouvriers en apparence si humble. Une multitude avide de les entendre accourut en masse à eux : alors on se mit à pleurer ses fautes, à oublier les injures et à revénir, par l'apaisement des discordes, à des sentiments de paix.

On ne saurait croire avec quelle ardente sympathie, qui allait jusqu'à l'impétuosité, la foule se portait vers François. Partout où il allait, un grand concours de peuple le suivait, et il n'était pas rare que, dans les petites villes, dans les cités les plus peuplées, des hommes de toute condition lui demandassent de vouloir bien les admettre sous sa règle. C'est la raison qui détermina ce saint patriarche à établir la confrérie du *Tiers-Ordre*, destinée à comprendre toutes les conditions, tous les âges et l'un et l'autre sexe, sans que pour cela les liens de famille et de société soient rompus. Il l'organisa sagement, moins avec des règles particulières que d'après les propres lois évangéliques, qui ne sauraient paraître trop dures à aucun chrétien. Ses règles, en effet, sont d'obéir aux commandements de Dieu et de l'Église ; de s'abstenir des factions et des rixes ; de ne

détourner quoi que ce soit du bien d'autrui ; de ne prendre les armes que pour la religion et la patrie ; de garder la tempérance dans la nourriture et le genre de vie ; d'éviter le luxe ; de s'abstenir des séductions dangereuses, de la danse et du théâtre.

On comprend facilement quels immenses services a dû rendre une institution aussi salutaire en elle-même qu'elle était opportune pour le temps. — Cette opportunité est suffisamment constatée par l'établissement d'associations du même genre dans la famille dominicaine et autres Ordres religieux, et par les faits eux-mêmes. Des rangs les plus bas jusqu'aux plus élevés, il y eut un empressement général, une généreuse ardeur à s'affilier à cet Ordre de Frères franciscains. Entre tous les autres, Louis IX, roi de France, et Elisabeth, reine de Hongrie, recherchèrent cet honneur : dans la suite des temps, on compte plusieurs papes, des cardinaux, des évêques, des rois, des princes qui ne trouvèrent pas indignes de leur qualité les insignes franciscains. — Les associés du Tiers Ordre montrèrent toujours autant de piété que de courage à défendre la religion catholique ; si ces vertus leur valurent la haine des méchants, elles leur méritèrent, du moins, l'estime des sages et des bons, qui est la chose la plus honorable et la seule à rechercher. Et même notre prédécesseur Grégoire IX, ayant loué publiquement leur foi et leur courage, n'hésita pas à les couvrir de son autorité et à les appeler par honneur « des soldats du Christ, de nouveaux Machabées. » — Cet éloge était mérité. Car c'était une grande force pour le bien public que cette corporation d'hommes qui, prenant pour guides les vertus et les règles de son fondateur, s'appliquaient, autant qu'ils le pouvaient, à faire revivre dans l'Etat l'honnêteté des mœurs chrétiennes. Souvent, en effet, leur entremise et leurs exemples ont servi à apaiser et même à extirper les rivalités de partis, à arracher les armes des mains des furieux, à faire disparaître les causes de procès et de disputes, à procurer des consolations à la misère et au délaissement, à réprimer la luxure, gouffre des fortunes et instrument de corruption. Il est vrai de dire que la paix domestique et la tranquillité publique, l'intégrité des mœurs et la bienveillance, le bon usage et la conservation du patrimoine, qui sont les meilleurs fondements de la civilisation et de la stabilité des Etats, sortent, comme d'une racine, du Tiers-Ordre des Franciscains, et l'Europe doit en grande partie à François la conservation de ces biens.

Plus que toute autre nation cependant, l'Italie est redevable à François, elle qui a eu le plus de part à ses bienfaits, de même qu'elle a été le premier théâtre de ses vertus. — Et, en effet, à cette époque où la fréquence des torts multipliait les luttes privées, il tendit toujours la main au malheureux et au vaincu ; riche au sein de la plus grande pauvreté, il ne manqua jamais de soulager la misère d'autrui, en oubliant la sienne. La langue nationale, à peine formée, résonna avec grâce dans sa bouche ; il traduisit les élans de l'amour et de la poésie dans des cantiques que le peuple apprit, et qui n'ont pas paru indignes de l'admiration de la postérité

lettrée. Sous l'inspiration de François, un souffle supérieur éleva le génie de nos compatriotes, et l'art des plus grands artistes s'appliqua à l'envi à représenter par la peinture et la sculpture les actions de sa vie. Alighieri puisa dans François une matière à ses chants sublimes et suaves à la fois; Cimabuë et Giotto trouvèrent en lui des sujets à immortaliser par les couleurs de Parrhasius; d'illustres architectes eurent l'occasion avec lui d'élever d'admirables monuments, tels que le tombeau de ce pauvre et la basilique de Sainte-Marie des Anges, témoin de si nombreux et de si grands miracles. A ces sanctuaires, les hommes viennent en foule, pour vénérer ce Père des pauvres d'Assise, qui, après s'être dépouillé de toutes les choses humaines, a vu affluer vers lui, en abondance, les dons de la divine bonté.

On voit donc quelle source de bienfaits a découlé de ce seul homme sur la société chrétienne et civile. Mais, comme son esprit est pleinement et éminemment chrétien, et admirablement approprié à tous les lieux et à tous les temps, personne ne saurait douter que l'institution franciscaine ne rende de grands services à notre époque. D'autant plus que le caractère de notre temps se rattache, pour plusieurs raisons, au caractère même de cette institution. Comme au XII^e siècle, la divine charité s'est beaucoup affaiblie de nos jours, et il y a, soit par négligence, soit par ignorance, un grand relâchement dans l'accomplissement des devoirs chrétiens. Beaucoup, emportés par un courant semblable des esprits et par des préoccupations du même genre, passent leur vie à la recherche avide du bien-être et du plaisir. Enervés par le luxe, ils dissipent leur bien, et convoitent celui d'autrui; ils exaltent la fraternité; mais ils en parlent beaucoup plus qu'ils ne la pratiquent; l'égoïsme les absorbe, et la vraie charité pour les petits et les pauvres diminue chaque jour. — En ce temps-là, l'erreur multiple des Albigeois, en excitant les foules contre le pouvoir de l'Eglise, avait troublé l'Etat en même temps qu'elle ouvrait la voie à un certain *socialisme*.

De même aujourd'hui, les fauteurs et les propagateurs du *naturalisme* se multiplient; ceux-là nient qu'il faille être soumis à l'Eglise, et, par une conséquence nécessaire, ils vont jusqu'à méconnaître la puissance civile elle-même; ils approuvent la violence et la sédition dans le peuple; ils mettent en avant le partage; ils flattent les convoitises des prolétaires; ils ébranlent les fondements de l'ordre civil et domestique.

Au milieu de tant et de si grands périls, vous comprenez certainement, Vénérables Frères, qu'il y a lieu d'espérer beaucoup des institutions franciscaines ramenées à leur état primitif. Si elles florissaient, la foi, la piété et l'honnêteté des mœurs chrétiennes fleuriraient aussi; cet appétit désordonné des choses périssables serait maté, et il n'en coûterait pas de réprimer ses passions par la vertu, ce que la plupart des hommes considèrent aujourd'hui comme le plus lourd et le plus insupportable des jougs. Les hommes, unis par les liens de la fraternité, s'aimeraient entre eux, et ils

auraient pour les pauvres et les indigents, qui sont l'image de Jésus-Christ, le respect convenable. — En outre, ceux qui sont vraiment pénétrés de la religion chrétienne savent, de source certaine, que c'est un devoir de conscience d'obéir aux autorités légitimes et de ne léser qui que ce soit en aucune chose. Rien n'est plus efficace que cette disposition d'esprit pour extirper tout genre de vice à sa racine, et la violence, et l'injustice, et l'esprit de révolution, et l'envie entre les diverses classes de la société : toutes choses qui constituent les principes et les éléments du *socialisme*.

Enfin, la question des rapports du riche et du pauvre, qui préoccupe tant les économistes, sera parfaitement réglée par cela même qu'il sera bien établi et avéré que la pauvreté ne manque pas de dignité : que le riche doit être miséricordieux et généreux ; le pauvre, content de son sort et de son travail, puisque ni l'un ni l'autre n'est né pour ces biens périssables, et que celui-ci doit aller au ciel par la patience, celui-là par la libéralité.

Telles sont les raisons pour lesquelles Nous avons depuis longtemps et fort à cœur que chacun, autant qu'il le pourra, se propose l'imitation de saint François d'Assise. — Et parce que Nous avons toujours porté auparavant un intérêt particulier au *Tiers-Ordre* des Franciscains, aujourd'hui que Nous avons été appelé par la souveraine bonté de Dieu au Souverain Pontificat, comme une occasion s'offre de le faire à propos, Nous exhortons vivement les chrétiens à ne pas refuser de se faire inscrire dans cette sainte milice de Jésus-Christ. On compte de tous côtés un grand nombre de personnes de l'un et l'autre sexe, qui marchent généreusement sur les traces du Père Séraphique. Nous louons et Nous approuvons vivement leur zèle, mais en voulant que leur nombre augmente et se multiplie, grâce surtout à Vos efforts. Vénérables Frères. Le point principal de Notre recommandation, c'est que ceux qui auront revêtu les insignes de la *Pénitence* regardent l'image de leur très saint auteur et s'y attachent ; sans quoi, rien de ce qu'on en attend de bon ne se réaliserait. Appliquez-Vous donc à faire connaître et estimer à sa valeur le *Tiers-Ordre* ; veillez à ce que ceux qui ont la charge des âmes enseignent soigneusement ce qu'il est, combien il est accessible à chacun, de quels privilèges il jouit pour le salut des âmes et quelle utilité particulière et publique il promet. Il faut le dire d'autant plus que les religieux franciscains de l'autre Ordre, fondé le premier, souffrent davantage en ce moment de l'indigne persécution qui les a frappés. Plaise à Dieu que, par la protection de leur Père, ils sortent bientôt de la tempête plus forts et plus florissants ! Plaise à Dieu que les populations chrétiennes accourent à la règle du *Tiers-Ordre*, avec autant d'ardeur et en aussi grand nombre qu'elles affluaient autrefois à l'envi auprès de François lui-même ! — Nous le demandons surtout et avec plus de

raison encore aux Italiens, que la communauté de patrie et l'abondance particulière des bienfaits reçus obligent à plus de dévotion pour saint François et à plus de reconnaissance aussi. Il arriverait ainsi, au bout de sept siècles, à l'Italie et au monde chrétien tout entier, de se voir ramenés du désordre à la paix, de la perte au salut, par le bienfait du Saint d'Assise. Demandons cette grâce, dans une commune prière et en ces jours surtout, à François lui-même; implorons-la de la Vierge Marie, Mère de Dieu, qui a toujours récompensé la piété et la foi de son serviteur par la protection d'en haut et des dons particuliers.

Et maintenant, comme gage des célestes faveurs et en témoignage de Notre bienveillance spéciale, Nous Vous accordons affectueusement dans le Seigneur, à Vous, Vénérables Frères, à tout le clergé et au peuple confié à chacun de Vous, la Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 17 septembre 1882, l'an cinq de Notre Pontificat.

LÉON XIII, PAPE

SS. D. N. LEONIS PAPÆ XIII

EPISTOLA ENCYCLICA

LE

TERTIO ORDINE S. FRANCISCI

*Venerabilibus Fratribus Patriarchis, Primatibus, Archiepiscopis
et Episcopis catholici orbis universis gratiam et communionem
cum Apostolica Sede habentibus,*

LEO PP. XIII

*Venerabiles Fratres
Salutem et Apostolicam Benedictionem.*

AUSPICATO CONCESSUM est populo christiano duorum virorum memoriam brevi temporis intervallo recolere, qui ad sempiterna sanctitatis præmia in cælum evocati, præclaram alumnorum copiam, tanquam virtutum suarum perpetuo renascentem propaginem, in terris reliquerunt. — Siquidem post sæcularia solemnia ob memoriam Benedicti, monachorum in Occidente patris legiferi, proxima est occasio non dispar habendorum publice honorum Francisco Assisiensi, septimo postquam natus est exeunte sæculo. Quod sane contingere benigno quodam divinæ providentiæ consilio, non immerito arbitramur. Nam oblato ad celebrandum tantorum patrum natali die, homines admonere Deus velle videtur, ut summa illorum merita recordentur, simulque intelligant, conditos ab iis virorum religiosorum ordines tam indigne violari minime debuisse, in iis præsertim civitatibus, quibus incrementa humanitatis et gloriæ labore, ingenio, sedulitate pepererunt. — Ista quidem solemnia confidimus haud vacua fructu futura populo christiano, qui non sine causa sodales religiosos amicorum loco semper habere consuevit: proptereaque sicut Benedicti nomen magna pietate gratoque animo honoravit, ita nunc Francisci memoriam festo cultu et multiplici significatione voluntatis est certatim renovaturus. Atque istud pietatis reverentiæque honestum certamen non regione circumscribitur,

in qua vir sanctissimus editus est in lucem, nec finitimis a præsentia ejus nobilitatis spatiis : sed late est ad cunctas terrarum oras, quacumque Francisci aut nomen percrebuit, aut instituta vigent, propagatum.

Hunc animorum in re optima ardorem Nos certe sic probamus, ut nemo magis; præsertim quia Franciscum Assisiensem admirari præcipuaque religione colere ab adolescentia assuevimus; et in familiam Franciscanam adscitos esse gloriamur, et sacra Alvernæ juga libentes atque alacres, pietatis causa, non semel ascendimus : quo loco tanti viri imago, ubicumque poneremus vestigium, objicebatur animo, mentemque tacita cogitatione suspensam memor illa solitudo tenebat. — Sed quantumvis sit istud studium laudabile, tamen nequaquam in isto omnia. Ita enim de honoribus qui beato Francisco properantur, statuendum, tunc maxime futuros ei, cui deferuntur, gratos, si fuerint iis ipsis, qui deferant, fructuosi. In hoc autem positus est fructus solidus minimeque caducus, ut cujus excellentem virtutem homines admirantur, similitudinem ejus aliquam adripiant, fierique studeant ipsius imitatione meliores. Quod, opitulante Deo, si studiose effecerint, profecto quæsitæ erit præsentium malorum opportuna et valde efficax medicina. — Vos itaque volumus, Venerabiles Fratres, per has Litteras alloqui, non modo pietatem erga Franciscum Nostrum publice testaturi, verum etiam vestram excitaturi caritatem, ut in hominum salute eo, quo diximus, curanda remedio Nobiscum pariter elaboretis.

Liberator generis humani Jesus Christus fons est perennis atque perpetuus omnium bonorum, quæ ab infinita Dei benignitate ad nos proficiscuntur, ita plane ut qui semel mundum servavit, idem sit in omnes sæculorum ætates servaturus : *Nec enim aliud nomen est sub cælo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri* (1). Si quando igitur naturæ vitio aut hominum culpa contingat, ut in deteriores partes delabatur genus humanum, et singulari quadam ope indigere ad evadendum videatur, omnino recipere se ad Jesum Christum necesse est, atque istud putare maximum certissimumque perfugium. Divina enim illius virtus tam magna est tantumque pollet, ut omnium in ea vel periculis depulsio, vel malorum posita sanatio sit. Futura est autem certa sanatio, si modo ad professionem christianæ sapientiæ, et ad evangelicæ vivendi præcepta genus humanum reducatur. Iis autem, quæ diximus, forte insidentibus malis, simul ac solatii venit divinitus provisa maturitas, fere jubet Deus, continuo virum aliquem in terris existere non unum de multis, sed summum et singularem, quem restituendæ salutis publicæ

(1) Act. iv, 12.

præficiat muneri. Atqui istud plane usuveniebat sub exitum sæculi duodecimi aliquandoque serius; fuit autem ejus maximi operis perfectior Franciscus.

Satis illa nota est ætas cum sua indole virtutum ac vitiorum. Insita altius in animis vigeat fides catholica, pulchrumque erat, complures pietatis fervore incensos in Palæstinam transmittere, qui vincere aut emori destinavissent. Sed tamen valde populares mores licentia mutaverat: nihilque erat tam hominibus necessarium, quam ut christianos spiritus revocarent. — Jamvero christianæ virtutis caput est generosa animi affectio, rerum arduarum ac difficilium patiens: cujus forma quædam in cruce adumbratur, quam, qui Christum sequi malunt, onusto ferant humero necesse est. Illius autem partes affectionis sunt, abstinentem rerum mortalium animum gerere: sibimet acriter impere: casus adversos facile moderateque ferre. Denique caritas in Deum in proximos una omnium est domina et regina virtutum; cujus tanta vis est, ut molestias, quæ officium comitantur, omnes abstergeat, laboresque quantumvis magnos non tolerabiles solum efficiat, verum etiam jucundos.

Harum virtutum sæculo duodecimo magna apparebat inopia, cum nimis multi, penitus mancipati rebus humanis, aut appetentia honorum ac divitiarum insanirent, aut per luxum et libidines ætatem agerent. Plurimum valebant pauci; quorum opes fere in oppressionem miseræ et contemptæ multitudinis evaserant: atque hujusmodi vitiorum maculas ne ii quidem effugerant, qui disciplinæ ceteris esse ex instituto debuissent. Et restincta passim caritate, variæ quotidianæque pestes consecutæ erant, invidere, æmulari, odisse; distractis adeo infestisque animis, ut ad minimam quamque causam et civitates finitimæ sese invicem præliando conficerent, et cives cum civibus ferro inhumane decernerent.

In id sæculum Francisci cecidit ætas. Qui tamen mira constantia, simplicitate pari aggressus est dictis et factis genuinam christianæ perfectionis imaginem senescenti mundo ad spectandum proponere. — Reapse, quemadmodum Dominicus Gusmanus pater integritatem cœlestium doctrinarum per eadem tempora tuebatur, pravosque hæreticorum errores luce christinæ apientiæ depellebat, ita Franciscus, ad grandia ducente Deo, lud impetravit ut ad virtutem excitaret christianos homines, et iu multumque devios ad imitationem Christi traduceret. Non erte fortuito factum est, ut ad aures acciderent adolescentis illæ ex Evangelio sententiæ: *Nolite possidere aurum, neque argentum, neque pecuniam in zonis vestris, non peram in via neque duas tunicas, neque calceamenta, neque virgam* (1). Et, *Si*

(1) Matth. x, 9, 10.

vis perfectus esse, vade, vende, quæ habes et da pauperibus..... et veni sequere me (1). Quæ tanquam sibi nominatim dicta interpretatus, continuo abdicat se rebus omnibus; vestimenta mutat; paupertatem sibi sociam et comitem constituit in omni vita futuram: et maxima illa virtutum præcepta, quæ celso erectoque animo amplexus erat, Ordinis sui velut fundamenta fore decernit. Ex eo tempore, inter tantam sæculi mollitiam fastidiumque delictatissimum, ille horido cultu atque aspero incedere: victum ostiatim quærere: et quæ acerbissima putantur, insanæ plebis ludibria non tam perferre, quam vocare alacritate mirabili. Videlicet stultitiam Crucis Christi adsumpserat et probarat, uti absolutam sapientiam; cumque in ejus augusta mysteria intelligendo penetravisset, vidit judicavitque nusquam posse gloriam suam melius collocari. — Una cum amore Crucis, pervasit Francisci pectus caritas vehemens, quæ impulit hominem, ut propagandum nomen christianum animose susciperet, ob eamque causam obviam sese vel manifesto capitis periculo ultro offerret. Hac ille caritate homines complectebatur universos: multo tamen cariores habuit egenos et sordidos, ita prorsus ut quos ceteri refugere aut superbius fastidire consuevissent, iis potissimum ille delectari videretur. Qua ratione egregie de ea germanitate meruit qua restituta perfectaque ex toto hominum genere unam velut familiam Christus Dominus conflavit, in potestate unius omnium parentis Dei constitutam.

Tot igitur virtutum præsidio atque hac præsertim asperitate vitæ, studuit vir innocentissimus formam Jesu Christi quoad poterat, in se ipse transferre. Sed divinæ providentiæ numen in hoc etiam eluxisse videtur, quod rerum externarum singulares quasdam cum divino Redemptore similitudines assecutus est. — Sic, ad exemplar Jesu, Francisco contigit, ut in lucem susciperetur in stabulo ac tale stratum habere puer infans, quale olim ipse Christus, tectam stramentis terram. Quo tempore, ut fertur, leves per sublime Angelorum chori, et mulcentes aera concentus similitudinem compleverunt. Item lectos quosdam, uti Christus Apostolos, sibi discipulos adjunxit, quos peragrarè terras juberet, christianæ pacis ac sempiternæ salutis nuntios. Pauperrimus, contumeliose illusus, repudiatus a suis, vel in hoc speciem Jesu Christi retulit, quod nec tantulum voluit habere proprium, quo caput reclinaret. Postrema similitudinis nota accessit, cum in Alverni montis vertice, velut in Calvario suo, novo ad illam ætatem exemplo, sacris stigmatibus corpori ejus divinitus impressis, propemodum actus est in crucem. — Rem hoc loco commemoramus non minus miraculo nobilem, quam sæculorum prædi-

(1) Matth. xix, 21.

catione illustrem. Cum enim esset olim in cruciatuum Christi vehementi cogitatione defixus, eorumque vim acerbissimam ad se traduceret, et tanquam sitiens hauriret, delapsus a cœlo repente Angelus se ostendit : unde arcana quædam virtus cum subito emicuisset, palmas pedesque quasi transfixos clavis, itemque velut acuta cuspida vulneratum latus Franciscus sensit. Quo facto, ingentem caritatis ardorem concepit animo : corpore vivam expressamque vulnerum Jesu Christi in reliquum tempus imaginem gessit.

Ista rerum miracula, angelico potius quam humano celebranda præconio, satis demonstrant quantus ille vir, quamque dignus fuerit, quem æqualibus suis ad mores christianos revocandis Deus destinaret. Profecto ad Damiani ædem exaudita Franciscus est major humana vox, *I, labentem tuere donum meam*. Neque minus admirationis habet oblata divinitus Innocentio III species, cum sibi videre visus est Basilicæ Lateranensis inclinata mœnia humeris suis Franciscum futurum sustentem. Quorum vis ratioque portentorum perspicua est : nimirum significabatur, christianæ reipublicæ non leve per ea tempora præsidium et columen Franciscum futurum. Revera nihil cunctatus est quin accingeretur. — Duodeni illi, qui se in ejus disciplinam primi contulerant, exigui instar seminis extiterunt, quod secundo Dei numine, auspiciisque Pontificis maximi, celeriter visum est in uberriman segetem adolescere. Eis igitur ad Christi exempla sancte institutis varias Italiæ Europæque regiones. Evangelii causa, describit : dato certis inter eos negotio, ut in Africam usque trajiciant. Nec mora : inopes, indocti, rudes, committunt tamen populo sese : in triviis plateisque, nullo loci apparatu nec pompa verborum, ad contemptum rerum humanarum, cogitationemque futuri sæculi homines adhortari incipiunt. Mirum tam ineptis, ut videbantur, operariis quantus respondit operæ fructus. Ad eos enim confluere catervatim cupida audiendi multitudo : tum dolenter admissa deflere, oblivisci injuriarum, compositisque dissidiis ad pacis concilia redire. — Incredibile dictu est, quanta inclinatione animorum ac prope impetu ad Franciscum turba raperetur. Assectabantur maximo concursu, quacumque ille ingrederetur : nec raro ex oppidis, ex urbibus frequentioribus universi promiscue cives homini erant supplices ut se vellet in disciplinam rite accipere. Quamobrem causa nata est viro sanctissimo, cur sodalitatem *Tertii Ordinis* institueret, quæ omnem hominum conditionem, omnem ætatem utrumque sexum reciperet, nec familiæ rerumque domesticarum vincula abrumperet. Eam quippe prudenter temperavit non tam legibus propriis, quam ipsis legum evangelicarum partibus : quæ sane nemini christiano graviores videantur. Videlicet præceptis Dei Ecclesiæque obtem-

peretur : absint factiones et rixæ : nihil detrahatur de aliena re : nisi pro religione, patriaque, ne arma sumantur : modestia in victu cultuque servetur : facessat luxus, periculosa chorearum artisque ludicræ lenocinia vitentur.

Facile est intelligere permagnas manare utilitates ex hujusmodi instituto debuisse cum salutari per se, tum ad eam tempestatem mirabiliter opportuno. — Quam opportunitatem et satis indicant coalitæ ejusdem generis ex Dominicana familia aliisque ordinibus sodalitates, et eventus ipse confirmat. Sane illi Franciscalium ordini nomen dare inflammato studio summaque voluntatum propensione ab infimis ad summos vulgo properabant. Optârunt ante alios hanc laudem Ludovicus IX Galliarum rex, et Elisabetha Hungarorum regina : successere ætatum decursu plures ex Pontificibus maximis, item ex Cardinalibus, Episcopis ex Regibus, ex Dynastis : qui omnes insignia Franciscalia non aliena esse a dignitate sua duxerunt. — Sodales tertii ordinis animum suum in tuenda religione catholica pium æque ac fortem probavere : quarum virtutem si magnam ab improbis subierunt invidiam, ea tamen, quæ honestissima est atque unice expetenda, sapientium et bonorum approbatione numquam caruerunt. Immo Gregorius ipse IX Decessor Noster fidem ipsorum ac fortitudinem publice gratulatus, minime dubitavit et auctoritate sua defendere, et *milites Christi, Machabæos alteros*, honoris causa, appellare. — Neque carebat veritate laus. Magnum enim salutis publicæ præsidium erat in illo hominum ordine : qui propositis sibi auctoris sui virtutibus et legibus, perficiebant, quoad facultas ferret, ut christianæ honestatis decora in civitate reviviscerent. Certe ipsorum opera exemplisque extinctæ sæpe aut delinitæ sunt factionum partes : erepta ab efferatorum dextris arma : litium et jugiorum causæ sublatae : parta inopiæ et solitudini solatia : castigata, fortunarum gurges et corruptelarum instrumentum, luxuria. Quare pax domestica et tranquillitas publica, integritas morum et mansuetudo, rei familiaris rectus usus et tutela, quæ sunt optima humanitatis incolumitatisque firmamenta, ex tertio Franciscalium ordine, tamquam ex stirpe quadam, gignuntur : eorumque bonorum conservationem magna ex parte Francisco debet Europa.

Plus tamen, quam ulla ex gentibus ceteris, Francisco debet Italia ; quæ sicut ejus virtutibus princeps theatrum fuit, ita maxime beneficia sensit. — Et sane quo tempore multa multi pro injuria contenderent, ille afflicto et jacenti constanter porrexit dexteram : in summa egestate dives, numquam destitit alienam sublevare inopiam, immemor suæ. Vagiit suaviter in ejus ore patrius sermo recens : vim caritatis simul et poeticæ expressit canticis, quæ vulgus edisceret, quæque admiratione visa sunt

non indigna eruditæ posteritatis. Ad Francisci cogitationem, aura quædam afflatusque humano augustior ingenia nostrorum concitavit, ita quidem ut in ejus rebus gestis pingendis, fingendis, cælandis summorum artificum industria certârit. Nactus est in Francisco Alighierus, quod grandiloquo pariter mollissimoque caneret versu : Cimabue et Giotto, quod Parrhasiis luminibus ad immortalitatem illustrarent : clari artifices ædificandi, quod magnificis operibus perficerent, vel ad sepulcrum hominis pauperuli vel ad ædem Mariæ Angelorum, tot tantorumque miraculorum testem. Ad hæc autem templa homines undique commeare frequentes solent, veneraturi Assisiensem patrem pauperum, cui, ut se rebus humanis despoliaverat funditus, ita divinæ bonitatis large copioseque dona affluerunt.

Igitur perspicuum est, in christianam civilemque rempublicam ab uno hoc homine vim beneficiorum influxisse. Sed quoniam ille ejus spiritus, omnino excellenterque christianus, mirifice est ad omnia et loca et tempora accomodatus, nemo dubitaverit, quin Franciscalia instituta magnopere sint ætate hac nostra profutura. Eo vel magis, quod horum temporum ratio ad illorum rationem pluribus ex causis videtur accedere. — Quemadmodum sæculo duodecimo, ita nunc non parum deferbuit divina caritas : nec levis est officiorum christianorum, partim ignorance, partim negligentia, perturbatio. Simili animorum cursu similibusque studiis, in aucupandis vitæ commodis, in consecrandis avidè voluptatibus plerique ætatem consumunt. Diffuentes luxuria, sua profundunt, aliena appetunt : fraternitatis humanæ nomen extollentes, plura tamen fraterne dicunt quam faciunt : feruntur enim amore sui, et illa erga tenuiores atque inopes genuina caritas quotidie minuitur. — Per eam ætatem multiplex Albigenis error, concitandis adversus Ecclesiæ potestatem turbis, una simul civitatem perturbârat, et ad quoddam *Socialismi* genus munierat iter. — Hodieque similiter *Naturalismi* fautores propagatoresque creverunt : qui subesse Ecclesiæ oportere et pertinaciter negant, et longius, quo consentaneum est, gradatim procedentes ne civili quidem potestati parcunt : vim et seditiones in populo probant : agrariam rem tentant ; proletariorum cupiditatibus blandiuntur : domestici publicique ordinis fundamenta debilitant.

In his igitur tot tantisque incommodis, probe intelligitis, Venerabiles Fratres, spem sublevationis non exiguam collocari in institutis Franciscalibus merito posse, si modo in pristinum statum restituantur. — Iis enim florentibus, facile floreret et fides et pietas et omnis christiana laus : frangeretur ex lex caducarum rerum appetitio, nec pertæderet, quod maximum atque odiosiissimum plerisque putatur onus, domitas habere virtute

cupiditates. Concordiæ vere fraternæ vinculis colligati diligenter homines inter se, egenisque et calamitosis, quippe imaginem Christi gerentibus, eam, quam par est, reverentiam adhiberent. — Præterea qui religione christiana penitus imbuti sunt, sentiunt iudicio certo, legitime imperantibus conscientia officii obtemperari, nullaque in re violari quemquam oportere : qua animi affectione nihil est efficacius ad extinguendam radicem omnem in hoc genere vitiositatem, vim, injurias, novarum rerum libidinem, invidiam inter varios civitatis ordines : in quibus omnibus initia simul atque arma *Socialismi* consistunt. — Denique illud etiam, in quo prudentes rerum civilium tanto opere laborant, de locupletium et egenorum rationibus erit optime constitutum, hoc fixo et persuaso, non vacare dignitate paupertatem : divitem misericordem et munificum, pauperem sua sorte industriaque contentum esse oportere : cumque neuter sit ad hæc commutabilia bona natus, alteri patientia, alteri liberalitate in cælum esse veniendum.

His de causis Nobis est diu et magnopere in votis, ut quantum quisque potest in imitationem Francisci Assisiensis se intendat. — Idcirco sicut semper antea tertio Franciscalium ordini singularem curam adhibuimus, ita nunc summa Dei benignitate ad gerendum pontificatum maximum vocati, cum inciderit ut id peropportune fieri possit, christianos homines hortamur, ut nomen dare sanctæ huic Jesu Christi militiæ ne recusent. Plurimi numerantur passim ex utroque sexu, qui Patris Seraphici vestigiis alacri animo jam ingrediuntur. Quorum laudamus tale studium vehementerque probamus, ita tamen ut illud augeri et ad plures propagari, Vobis præsertim adnitentibus, Venerabiles Fratres, velimus. Et caput est commendationis Nostræ, ut qui insignia *Pœnitentiæ* induerint, imaginem spectent sanctissimi auctoris sui, ad eamque contendant : sine qua quod inde expectaretur boni, nihil esset. Itaque date operam, ut *Tertium Ordinem* vulgo noscant atque ex veritate æstiment : providete, ut qui curam gerunt animarum, doceant, sedulo qualis ille sit, quam facile unicuique pateat, quam magnis in animorum salutem privilegiis abundant, quantum utilitatis, privatim et publice polliceantur. In quo eo magis est elaborandum, quod sodales Franciscuales ordinis primi et alterius gravi in præsens percussi plaga indigne laborant. Hi quidem utinam, parentis sui patrocinio defensi, celeriter ex tot fluctibus vegeti et florentes emergant! Utinametiam christianæ gentes ad disciplinam tertii ordinis confluant, ita alacres itaque frequentes, uti olim undique ad Franciscum ipsum sese certatim effundebant! — Hoc autem majore contentione poscimus et potiore jure ab Italis speramus quos unius patriæ necessitudo et uberior acceptorum benefi-

ciorum copia propensiore jubet esse in Franciscum animo, et majores eidem gratias habere. Ita sane septem post sæculis Italicæ genti et omni christiano orbi contingeret, ut se a perturbatione revocatum ad tranquillitatem, ab exitio ad salutem hominis Assisiensis beneficio sentiret. Id quidem communi prece, per hos dies maxime, ab ipso Francisco flagitemus; idem contendamus a Maria Virgine matre Dei, quæ famuli sui pietatem ac fidem cœlesti tutela donisque singularibus perpetuo remuneravit.

Interea cœlestium munerum auspicem, et præcipuæ Nostræ benevolentia testem, Apostolicam benedictionem Vobis Venerabiles Fratres, universoque Clero et populo singulis concedito, peramanter in Domino impertimus.

Datum Romæ, apud S. Petrum die XVII septembris, A. MDCCCLXXXII Pontificatus Nostrî anno quinto.

LEO PP. XIII
